

LES ROUMAINS ET LA MER ¹

La Roumanie est un pays riverain de la mer Noire de par sa nature. Sa province transdanubienne, la Dobroudja, une langue de terre resserrée entre le littoral et la longue boucle que fait le Danube avant de se jeter dans cette mer, en représente la façade, car c'est le principal côté par où elle communique avec le monde². Il ne s'agit pas seulement d'une impression temporelle que nous a occasionné l'importance actuelle de cette contrée maritime, dont le grand port à Constantza, regorgeant de marchandises, prend sous nos yeux des proportions colossales et dont les plages ensoleillées attirent annuellement des centaines de milliers de baigneurs, mais c'est la conclusion d'un examen de la structure physique même du pays roumain tout entier, auquel le littoral dobroudjien est intimement rattaché.

L'espace de ce pays, carpato-danubien par excellence, correspondant essentiellement à la Dacie antique, présente une parfaite unité géographique, dont la structure est une des plus harmonieuses et de plus cohérentes de toute l'Europe. Son relief présente au centre, à l'instar d'une immense forteresse, le cercle des montagnes de la Transylvanie (la *corona montium* de Jordanès)³, appartenant au système des Carpates, puis, tout autour, à l'extérieur, une large zone circulaire de collines, entourée des plaines étendues qui se prolongent à l'ouest vers la Tisa (Theiss) et à l'est jusqu'aux derniers confins de la Moldavie et jusqu'au littoral de

¹ Conférence donnée au XV^e Colloque de la Société „Mihail Eminescu” de Fribourg-en-Brisgau, le 22 septembre 1975, à Neptun (Mangalia) en Roumanie.

² Cf. S. Mehedinți, *Observări antropogeografice asupra Dobrogei*, *Analele Dobrogei*, I, 1920, 2, p. 193-195 ; XIX, 1938, 2, p. 226-239 ; idem, *Dacia pontică și Dacia carpatică*, dans le vol. 1878-1928 : *Dobrogea, Cincizeci de ani de viață românească*, București 1928, p. 191-200 (= *Opere alese*, București 1967, p. 250-261) ; C. Brătescu, *Pământul Dobrogei* (p. 3-65) et *Populația Dobrogei* (p. 201-257), dans le vol. 1878-1928 : *Dobrogea, Cincizeci de ani, etc.*

³ Jordanès, *De rebus Geticis*, XII, 73.

la Dobroudja. Ce qui caractérise cette unité naturelle en premier lieu, en influant activement sur la vie et sur l'histoire, ce sont les cours d'eau, qui, sans exception, prennent naissance dans le cercle carpatique, pour devenir, tous, malgré leurs directions divergentes, tributaires du Danube et, par le moyen de ce grand et unique collecteur, se jeter dans la mer. Or les rivières n'offrent pas aux hommes que l'élément indispensable de leur existence, mais, par les vallées creusées à travers les terres qu'elles parcourent, elles créent autant de voies régissant leur circulation et leur expansion. Aussi, de même que les eaux, les gens des Carpates, où qu'ils se dirigent, finiront-ils par se rencontrer entre eux et par aboutir au Danube, pour ne s'arrêter qu'au bord de la mer. C'est ce qui explique pourquoi à l'unité physique de la terre roumaine correspond aussi une parfaite unité de vie humaine, de langue, de civilisation, avec la tendance constante d'une forte unité politique et c'est ce qui explique aussi pourquoi cette unité comprend nécessairement les bouches du Danube avec la Dobroudja et avec sa côte maritime.

Le rôle historique de la Dobroudja comme annexe organique de la terre carpato-danubienne est confirmé par tout ce que l'on connaît de son passé, depuis les temps les plus reculés. Pendant les longs millénaires de la préhistoire, c'est-à-dire de l'histoire sans écriture, on constate des aspects culturels homogènes des deux côtés du Bas-Danube⁴.

Les plus anciens habitants de la Dobroudja à nom connu sont les Gètes, une population qui, s'étendant aussi sur les plaines de la Valachie, appartenait, de même que ses frères des Carpates, les Daces, au tronc des Thraces septentrionaux, caractérisant l'unité carpato-danubienne tout entière⁵.

Outre les Gètes, dans la Dobroudja il y avait aussi certaines enclaves des Scythes. Ces pâtres et guerriers nomades de souche iranienne avaient envahi, au début de l'âge du fer, tous les pays géto-daces, en y laissant des traces profondes de leur culture spécifique, mais pour disparaître à leur tour assimilés par la masse des Thraces autochtones⁶. Ce n'est

⁴ I. Andrieșescu, *Arheologia și istoria veche a Dobrogei*, dans le vol. *Dobrogea : patru conferințe ale Universității libere*, București 1928, p. 5-51 ; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938, dans le vol. *La Dobroudja* (Académie Roumaine, *Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, IV), p. 43-48 ; VI. Dumitrescu, dans *Istros-Revue roumaine d'archéologie et d'histoire ancienne*, I, 1934, 1, p. 37-43 ; D. Berciu, dans *Din istoria Dobrogei*, I, București 1965, p. 14-136 ; idem, *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre* (L'aube de l'histoire aux Carpates et au Danube), București 1966, passim ; idem, *Cultura Hamangia*, București 1966, passim ; S. Morintz, *Quelques problèmes concernant la période ancienne de Hallstatt au Bas-Danube à la lumière des fouilles de Babadağ, Dacia, n.s.*, VIII, 1964, p. 101-118.

⁵ V. Pârvan, *I primordi della civiltà romana alle foci del Danubio*, Rome 1921, Ausonia, X, 1921, p. 187-213 ; idem, *Inceputurile vieții romane la gurile Dunării*, 2^e édition, București 1974, p. 39-59 ; idem, *Getica : o protoistorie a Daciei*, București 1926, passim ; R. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 48-58 ; D. Berciu, dans *Din istoria Dobrogei*, I, p. 105-136.

⁶ V. Pârvan, *Getica*, p. 2-41 ; idem, *Dacia : An Outline of the early Civilizations of the Carpatho-Danubian countries*, Cambridge 1928, p. 35-73 (= *Dacia : Civilizațiile antice din țările carpato-danubiene*, 5^e éd., București 1972, p. 57-79, 168-177 ; Alexandru Vulpe, *Archäologische Forschungen und historische Betrachtungen über das 7. bis 5. Jh. im Donau-Karpatenraum*, Piatra-Neamț, Memoria antiquitatis, II, 1970, p. 115-213.

que dans les steppes de la Dobroudja du sud-est qu'ils réussirent à prolonger leur individualité jusqu'assez tard, à l'époque historique, en formant une minorité distincte destinée pourtant à s'éclipser finalement elle aussi sous le poids de la majorité thraco-gète⁷.

Aussi bien les Gètes que les Scythes, terriens par excellence, s'étaient établis dans la Dobroudja en agriculteurs et pasteurs, sans se préoccuper de la mer, qui au début ne les attirait nullement. Devant l'immensité des eaux salées, perpétuellement agitées par les vagues mugissantes, d'un aspect plutôt morne dans les jours sans soleil et souvent effroyable, ils ne pouvaient ressentir que la crainte d'un inconnu mystérieux. Aussi l'appelaient-ils *Akhşaêna*, avec un nom qui dans leurs langues voulait dire „la Noire” et dont l'acception, profondément enracinée dans la tradition des riverains, s'est transmise à travers les âges, de peuple à peuple, d'une langue à une autre, de génération en génération, jusqu'à nos jours.⁸

Pour devenir un élément utile aussi à ces populations de la terre ferme, la mer Noire devait attendre d'autres gens, venant de pays lointains et habitués depuis des temps immémoriaux à considérer la mer comme une patrie. Ces gens furent les Grecs, qui, habitant en même temps la mer Égée, parsemée d'îles et l'Hellade aux côtes partout pénétrées de golfes, étaient des marins innés. Ce sont eux qui, les premiers, osèrent passer avec leurs nefes par les Détroits et affronter les dangers de notre mer, qu'ils ne regardaient pas d'un œil plus tranquille que les indigènes, malgré leur expérience de navigateurs. Cette mer, orageuse, aux horizons sans fin, dépourvue d'îles, répugnait au début à ces Égéens si accoutumés à avoir constamment le profil d'une terre devant leurs yeux. En apprenant des indigènes l'acception sombre du nom d'*Akhşaêna*, ils l'assimilèrent au mot *axeinos* de leur propre langue, qui, signifiant „inhospitalier”, leur semblait d'une traduction très justifiée. Et c'est ainsi qu'ils appelèrent cette mer *Pontos Axeinos*. Mais plus tard, quand ils devinrent les maîtres de la navigation là aussi et quand les bénéfices qu'ils en tiraient les récompensaient abondamment de leurs peines, ils trouvèrent nécessaire, par gratitude et par superstition, de remplacer ce nom triste par son contraire, le réjouissant *Pontos Euxeinos* „le Pont hospitalier”⁹. De nombreuses villes d'un haut niveau d'urbanisme surgirent partout sur le pourtour de cette mer. Sur la côte de notre Dobroudja firent ainsi leur apparition, aux VII^e-VI^e siècles av. n. ère, la cité d'*Histria*, au sud des bouches du fleuve *Istros* (Le Danube), fondée par les Ioniens de Milet, puis *Tomis*, sur le promontoire de la ville actuelle de Constantza, créée aussi par des

⁷ R. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 51-58 ; D. Berciu, dans *Din istoria Dobrogei*, I, pp. 99-105, 113-119, 129-131 ; idem, *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucureşti, 1974, pp. 22-39, 179-201 ; P. Alexandrescu, *Les Scythes au sud du Danube avant le roi Atéias*, extrait de *Huitième Congrès international d'Archéologie classique (Paris, 1963)*, Paris 1965, p. 406-408 ; idem, *Un art thraco-gète ?*, *Dacia*, XVIII, 1974, p. 273-281.

⁸ Cf. G. Glotz, *Histoire grecque*, I, Paris 1925, p. 164, n. 45 ; R. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 59 ; J. Irmscher, *Die Benennung des Schwarzen Meeres bei den Byzantinern*, Prague 1962, *Byzantinoslavica*, XXIII, 1, p. 8-18.

⁹ V. les ouvrages cités à la note précédente.

Milésiens, enfin *Callatis*, établie, sur l'emplacement de Mangalia d'aujourd'hui, par des colonistes doriens d'Heraclea Pontica. Plus au sud, sur le territoire actuel de la R. P. Bulgare, il y avait encore les villes helléniques de *Dionysopolis* (Balcic), *Odessos* (Varna), *Mesembria* (Nesebăr) et *Apollonia* (Sozopoli près de Bourgas). Vers le nord, au-delà des bouches du Danube, sur l'actuel territoire de l'Union Soviétique, il faut mentionner, comme des centres helléniques qui entretenaient des relations assidues avec notre pays, les colonies milésiennes de *Tyras* (Cetatea Albă, Akkerman, Bielgorod) à l'embouchure du Dniester et d'*Olbia* (ou *Borysthènes*), à Poroutino sur le liman commun du Boug et du Dnieper.¹⁰

La côte occidentale de la mer Noire, au sud du Danube, s'appelait „le Pont Gauche” ($\tau\acute{\alpha}$ ἀριστερὰ τοῦ Πόντου, *Pontus Laevus*, *Pontus Sinister*¹¹), en raison de sa position par rapport à un navigateur venant du sud. Quant à l'intérieur de la Dobroudja, les Grecs, impressionnés au premier moment par la présence de la minorité scythe auprès de la côte, ainsi que par l'aspect monotone de leurs steppes, tout semblables à celles de la „Grande Scythie” du nord de la mer Noire, l'appellèrent *Petite Scythie*, *Scythie Mineure* (ἡ μικρὰ Σκυθία¹², *Scythia Minor*), d'un nom qui lui est resté constant jusqu'à la fin de l'antiquité.¹³

Les relations entre Grecs et indigènes devinrent très assidues et très rentables pour chacune des deux parties. Les Grecs y trouvaient une source inépuisable des denrées du premier ordre et les Gètes, de même que les Scythes, n'étaient que bien contents d'obtenir, pour les produits de leurs terres et de leurs troupeaux (et aussi pour les esclaves fournis par leurs guerres intertribales), les vins, l'huile et les fruits des pays méridionaux, ainsi que les produits raffinés des ateliers helléniques. Désormais ils ne regarderont plus jamais la mer comme un élément étranger, mais comme un premier facteur de leur prospérité. D'autre part les Grecs du Pont Gauche ne se limitèrent pas à ces échanges locaux, mais, remontant le cours du Danube, ils poussèrent leur activité commerciale jusque bien loin à l'intérieur du continent, de sorte que toutes les tribus géto-daces des régions carpatho-danubiennes furent entraînées dans ces rela-

¹⁰ V. Pârvan, *La pénétration hellénique et hellénistique dans la vallée du Danube*, Bucarest 1923 (= *Dacia: An Outline, etc.*, p. 74–109 = *Dacia: Civilizațiile antice, etc.*, pp. 83–102, 177–191); D. M. Pippidi, dans *Din istoria Dobrogei*, I, București 1965, p. 139–324; Chr. M. Danoff, *Pontos Euxeinus*, P.-W., *Real-Enc.*, s.v., col. 951–955, 1050–1093; Suppl.-Bd. IX, col. 1911–1917; idem, *Althrakien*, Berlin 1976, p. 175–222.

¹¹ Strabon, 320 (= VII, 7, 1); 541 (= VII, 3, 2); Diodore, XIX, 73; Ovide, *Tristia*, I, 2,83; 8,39; II, 197; IV, 1,60; 8,42; 10,97; V, 10,14; *Ex Ponto*, II, 2,2; III, 8,17.

¹² Strabon, 311 (= VII, 4,5); 318 (= VII, 5,12); Ovide, *Tristia*, I, 3,61; III, 2,1; 11,55; 12,51; *Ex Ponto*, I, 2, 110; II, 1,3; 2, 112; IV, 6,5. Cf. N. Lascu, *Pământul și vechii locuitori ai țării noastre în opera de exil a lui Ovidiu* (La terre et les vieux habitants de notre pays dans l'œuvre d'exile d'Ovide), dans le vol. *Publius Ovidius Naso*, București 1957, p. 128–131; R. Vulpe, *Una città di provincia al limite dell'Impero Romano: Tomi al tempo di Ovidio*, dans *Studi Romani*, Rome, VI, 1958, 6, p. 631–632 = *Ovidio nella città dell'esilio*, dans le vol. *Studi Ovidiani*, Rome 1959, p. 43–44.

¹³ R. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 57–58; idem, *La limite méridionale de la province romaine de Scythie*, *Studia Balcanica, Recherches de Géographie historique*, Sofia, 1, 1970, p. 33–34 = *Limita meridională a provinciei romane Scythia*, Pontica, V, 1972, p. 205–206.

tions si fructueuses. Il en résulta une pénétration hellénique dans ces pays, grâce à laquelle la civilisation des Gètes et des Daces enregistra de notables progrès, qui leur valurent une cohésion sociale tendant à dépasser le stade tribal pour arriver à celui de l'Etat. ¹⁴ C'est ce que le roi gète Burébista, au I^{er} siècle av. n. ère, réussit à ébaucher, quoique d'une façon éphémère, en réunissant sous sa conduite la totalité des nombreuses tribus géto-daces et en créant une considérable formation territoriale qui s'étendait depuis les limites occidentales de la Slovaquie et de la Pannonie jusqu'à l'embouchure du Dnieper et jusqu'aux Balkans. Toutes les villes pontiques des Grecs, depuis Olbia jusqu'à Apollonia, avaient reçu sa protection. ¹⁵

Cette grande unité politique ne survécut pas à son réalisateur, mais l'exemple en fut suivi, entre les limites d'un espace plus restreint, par les Daces carpatiques, dont l'Etat, de plus en plus consolidé, manifesta admirablement sa force sous le roi Décébale, à l'occasion de sa suprême résistance opposée aux armées romaines de Trajan. ¹⁶ Celui-ci ne put le vaincre qu'après deux longues guerres difficiles, dont la première, en l'an 102, comporta aussi une campagne en Mésie Inférieure et une grande bataille en Dobroudja, commémorée par le Trophée monumental d'Adamklissi. ¹⁷

La chute du royaume dace, suivie par sa réduction en province romaine, eut des conséquences immenses et durables pour tous les pays du Danube et en premier lieu pour la province de Mésie Inférieure, à laquelle appartenait la Dobroudja, conquise par les Romains dès l'an 28 av. n. ère. Les villes grecques du Pont Gauche connurent, grâce à la paix et à l'ordre instaurés par les Romains, une floraison économique sans précédent, mais leur influence sur les Géo-Daces fit place à une intensive pénétration de la civilisation romaine. Favorisée notamment par l'installation massive de troupes et de populations romaines à l'intérieur de leurs pays, cette pénétration finit assez vite par romaniser profondément tous les

¹⁴ V. Pârvan, *La pénétration, etc.* (v. ci-dessus, note 10), p. 33-47 (= *Dacia : An Outline, etc.*, p. 93-109 = *Dacia : Civil. antice, etc.*,⁵ pp. 88-102, 181-191) ; idem, *Getica*, pp. 130-220, 459-646 ; R. Vulpe, *La civilisation géto-dace et ses problèmes à la lumière des dernières fouilles de Poiana, en Basse-Moldavie*, *Dacia*, n.s., I, 1957, p. 143-164 (= *Studia Thracologica*, Bucarest 1976, 103-123) ; I. Glodariu, *Dacian Trade with the Hellenistic and Roman World*, Oxford 1976 (British Archaeological Reports, Supplementary Series, 8), passim = *Relații comerciale ale Daciei cu lumea elenistică și romană*, Cluj 1974, passim.

¹⁵ V. Pârvan, *Getica*, pp. 78-84, 732 ; C. Daicovicu, dans *Istoria României*, I, București 1960, p. 278-288 ; R. Vulpe, *Le Gète Burébista, chef de tous les Géo-Daces*, dans le vol. *Studia Thracologica*, Bucarest 1976, p. 39-61 = *Getul Burebista, conducător al întregului neam geto-dac*, *Studii și Comunicări*, Pitești, I, 1968, p. 33-35 ; H. Daicovicu, *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj 1972, p. 27-97 ; I. H. Crișan, *Burebista și epoca sa*, București, 1975, passim.

¹⁶ C. Daicovicu, *Istoria României*, I, p. 294-341 ; R. Vulpe, *Studia Thracologica*, p. 199-265 (= *Studii clasice*, V, 1963, p. 223-247 ; VI, 1964, p. 205-232) ; idem, dans *Din istoria Dobrogei*, II, București 1968, p. 68-116.

¹⁷ Gr. G. Tocilescu, O. Benndorf et G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi : Tropaeum Traiani*, Wien 1895, passim ; T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamklissi*, *Jassy* (Iași) 1905, passim ; idem, *Columna Traiană*, I, Iași 1910, p. 123-180 ; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 132-155 ; idem, dans *Din istoria Dobrogei*, II, p. 84-116 ; idem, *Studia Thracologica*, pp. 219-233, 237-265.

Gètes et les Daces et par les faire entrer dans le grand bloc de la romanité danubienne, étendu depuis les Alpes et l'Adriatique jusqu'aux Carpates septentrionales et au Pont Euxin. Lorsque, bien des siècles plus tard, l'Empire romain s'écroulera sous les coups incessants des migrations septentrionales et eurasiatiques, la plupart de l'espace de cette romanité sera submergé par les vagues des nouveaux venus. Ce n'est que dans les pays carpato-danubiens, en Dacie et au Bas-Danube, qu'elle fut sauvée, grâce à la ténacité des Géo-Daces romanisés, qui, devenus de parfaits Romains, firent preuve, dans la conservation de leur langue et de leurs traditions latines, des mêmes vertus de dévouement et de fermeté de leurs ancêtres préromains.¹⁸ Ils sont les Roumains d'aujourd'hui, le seul peuple latin qui a gardé pour lui-même le nom de *Romanus*, sous la forme *Român*. Le nom de *Vlakh*, *Valaque*, dont il est appelé parfois par les étrangers, n'est qu'une preuve de plus de sa romanité, car c'est ainsi qu'étaient nommées, par les Germains de l'antiquité et puis par les Slaves et par d'autres peuples, toutes les populations de langue latine de l'Empire romain.

Les Roumains ont subsisté dans leurs territoires actuels à toutes les époques. Pendant les siècles des migrations et du moyen âge, ils ont été toujours chez eux dans la Dobroudja, c'est-à-dire dans l'ancien foyer de romanité de la Scythie Mineure. Leurs rapports avec les gens de la mer, qui, à la place des Hellènes d'autrefois, étaient maintenant, sur les côtes de l'ancien Pont Gauche et sur le Bas-Danube, les Byzantins, puis les Italiens : Vénitiens et Génois, se sont suivis aussi assidûment et largement que ceux de leurs ancêtres gètes avec les cités grecques de jadis. Ils se firent remarquer aussi bien comme sujets du premier Empire bulgare des VII^e-X^e siècles, que par leur appui donné à l'autorité byzantine revenue au Bas-Danube aux X^e-XIII^e siècles. Une armée des „Valaques du côté du Pont Euxin” (au témoignage de Kinnamos), commandée par le général byzantin Léon Vatatzès, aida essentiellement l'empereur Manuel Comnène, en 1066, à vaincre les Hongrois, qu'ils prirent à revers, par la Transylvanie. Quant au second Empire bulgare, il fut fondé en 1186, à l'occasion d'une révolte des Roumains mésiens de la région de Varna et d'Anchialos, qui, sous la conduite de leurs chefs Petre (Pierre) et Assan, renversèrent la domination byzantine, en faisant ressusciter l'Empire protobulgare précédent. Après une période de priorité roumaine, culminant avec le règne de Joannice (Ioniță), cet Empire balkanique finit par devenir exclusivement slavo-bulgare, en raison de ses cadres aristocratiques continuant ceux du premier Empire.¹⁹

¹⁸ Pour la romanité de la Dobroudja cf., *exempli gratia*, V. Pârvan, *I primordi della civiltà Romana alle foci del Danubio* (v. ci-dessus, note 5), p. 187-213 ; idem, *Inceputurile vieții romane la gurile Dunării* (Les débuts de la vie romaine aux bouches du Danube)², p. 48-130 ; *Dacia : An Outline, etc.*, p. 175-188 = *Dacia : Civil. antice, etc.*³, pp. 144-150, 215-223 ; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, p. 115-400 ; idem, *Romanii la Dunărea de jos : Perioada Principatului, dans Din istoria Dobrogei*, II, p. 13-292 ; I. Barnea, *ibidem* (*Perioada Dominatului*), p. 369-502 ; Emilian Popescu, *Inscripțiile din secolele IV-XIII descoperite în România*, București 1976, p. 17-292.

¹⁹ Pour la Dobroudja médiévale cf., *exempli gratia*, M. D. Ionescu (-Dobrogeanu), *Dobroga în pragul veacului al XX-lea*, București 1904, p. 531-569 ; Const. C. Giurescu, *Din istoria nouă a Dobrogei*, dans le vol. *Dobrogea : patru conferințe ale Universității*

Au XIV^e siècle, le peuple roumain des Carpates fonda les principautés indépendantes de Valachie (*Țara Românească* „La Terre Roumaine“) et de Moldavie (*Țara Moldovei*), dont l'union en 1859, sera à l'origine de l'État actuel de Roumanie. Dès leurs débuts, ces deux principautés s'empressèrent d'élargir leurs domaines jusqu'au Danube, en visant surtout le contact avec les escales byzantines et italiennes installées sur ce fleuve et au bord de la mer. La succession des capitales de l'État de Valachie dénote, d'une façon significative, cette impulsion irrésistible de recouvrer la façade fluviale et maritime de l'espace carpatodanubien. Fixée tout d'abord dans les montagnes, à Curtea de Argeș, puis à Cîmpulung, la capitale valaque fut ultérieurement transférée vers le sud-est, à Tirgoviște, à la limite des collines d'avec la plaine, pour être définitivement établie ensuite encore plus au sud-est, à Bucarest (*București*), ville située au centre même de la plaine danubienne et destinée à devenir la métropole de l'État roumain actuel. Les princes valaques de la dynastie des Bassarabes fondèrent les ports danubiens de Turnu-Măgurele, de Giurgiu, de Brăila près de l'embouchure du Siret, donnèrent un nouvel essor au port de Floci existant bien avant à l'embouchure de la Ialomița. Ils surveillèrent aussi la ville de Chilia, un des centres du commerce génois dans le Delta du Danube. D'autre part, les princes de Moldavie réussirent, toujours dans le but d'assurer les liaisons avec les Génois, à atteindre la mer à Cetatea Albă, citadelle fondée auparavant sur le site antique de Tyras et à se faire céder Chilia par les princes valaques. La Moldavie créa aussi le port de Galatz, au coude septentrional du Danube, près de l'embouchure du Siret, comme un pendant de la ville valaque de Brăila, située dans son voisinage.²⁰

Cette course à la mer fut excellemment complétée, sous le voévode Mircea, par l'annexion de la Dobroudja tout entière à la Valachie, avec l'important port danubien de Silistra (*Dristra, Dirstor, Durostorum*) et avec la côte maritime du despotat de Dobrotitch, lequel, séparé d'avec l'État bulgare et entré sous la protection byzantine, avait été dévolu, probablement par héritage dynastique, au prince valaque. C'était le moment le plus heureux de l'histoire des deux principautés roumaines, quand elles étaient devenues également souveraines aux bouches du Danube et sur le littoral. Les voies de la mer leur appartenaient en pleine liberté, ce dont elles en tiraient largement profit, en faisant commerce avec leurs produits et en moyennant en même temps le transit des marchandises des grandes puissances européennes de ce temps, comme la Hongrie et la Pologne, avec l'Orient et la Méditerranée. Elles étaient arrivées à posséder leurs propres navires sur le Danube et même sur la mer.

libere, București 1928, p. 53-73 ; idem, *Știri despre populația românească a Dobrogei în hărți medievale și moderne* (Renseignements sur la population roumaine de la Dobroudja dans des cartes médiévales et modernes), Constanța, passim ; P. Diaconu, *Les Pétchénières au Bas-Danube*, Bucarest 1970, passim ; idem, dans *Păciul lui Soare : Cetatea bizantină*, I, București 1972 ; passim ; I. Barnea et Șt. Ștefănescu, dans *Din istoria Dobrogei*, III, București 1971, passim ; T. Mateescu, *Un oraș dobrogean dispărut : Ester* (Une ville disparue de la Dobroudja : Ester), Pontica, II, 1969, p. 413-426.

²⁰ Cf. Const. C. Giurescu și D. C. Giurescu, *Istoria românilor*, I, 1974, pp. 221, 242, 243 ; Const. C. Giurescu, *Istoricul orașului Brăila*, București 1968, passim.

Pourtant ce moment de prospérité ne dura pas longtemps. L'écrasante puissance des Turcs ottomans, récemment apparue, avait conquis le Proche Orient et toute la Péninsule Balkanique, en supprimant l'Empire byzantin et l'Empire bulgare et bientôt allait couronner sa marche triomphale et consolider son propre Empire par la prise de Constantinople, ainsi que par l'établissement de sa frontière sur le cours du Danube. Malgré les efforts de Mircea et de son héritier Michel (Mihail), la Valachie ne put sauver la Dobroudja, que les Turcs occupèrent définitivement en 1420.²¹ Mircea s'était vu même obligé, vers la fin de sa vie, de se reconnaître vassal de ces voisins par trop forts, qui étaient en train d'étrangler son accès à la mer. Un siècle ne sera pas écoulé et son exemple sera forcément suivi par un autre grand prince roumain, le brave voévode Étienne le Grand (Ștefan cel Mare) de Moldavie, qui, voyant coupé, lui aussi, son contact avec le commerce maritime, par la perte de Chilia et de Cetatea Albă, dut accepter également la suzeraineté turque, en recommandant, un instant avant d'expirer, à son fils Bogdan, de conclure des capitulations avec le Sultan.

À cette époque, la population de la Dobroudja était encore éminemment roumaine, ce que les sources allaient amplement attester à l'occasion du désastre des Croisés à Varna, en 1444, quand les fuyards chrétiens, cherchant à s'en sauver à travers ce pays, n'y rencontrèrent que des „Valaques”.²² Mais après cet évènement, les Turcs victorieux renforcèrent leur domination dans la Dobroudja, en colonisant ce pays avec des masses musulmanes apportées de toutes leurs provinces orientales. Une grande partie des Roumains locaux trouvèrent refuge au-delà du Danube, cependant ceux qui restèrent sur place, près de la rive droite du fleuve, comme sujets de l'administration turque, représenteront toujours la majorité de la population chrétienne du pays. Leur proportion sera constamment maintenue, voire augmentée, grâce aux apports des pâtres transylvains et des paysans de Valachie et de Moldavie, qui, en vertu de la vieille transhumance pastorale et des relations quotidiennes entre les deux rives du Danube, n'hésiteront pas à risquer la rigueur du régime des pachas, pourvu qu'ils jouissent de la fertilité des terres dobroudjiennes.²³

Tant que les Génois furent encore maîtres de leurs colonies de Crimée, avec Caffa à leur tête, la Valachie et la Moldavie, dont la vassalité ottomane était conditionnée par leur autonomie, ont pu encore continuer leur activité commerciale, concentrée surtout dans leurs ports danubiens. Leurs bateaux, à pavillon national, se rencontraient jusque dans la haute mer. Mais les Turcs ne tardèrent pas à s'emparer aussi des derniers établissements italiens de Crimée, malgré leur résistance appuyée par les contingents moldaves qui leur étaient venus en aide. Le commerce de la mer Noire devint un monopole de l'Empire ottoman et toute liberté de navi-

²¹ Anca Ghiță, *Condițiile instaurării dominației otomane în Dobrogea*, dans *Studii istorice sud-est europene*, I, București 1974, p. 43–126.

²² J. Dlugosz, *Historiae Polonicae*, Frankfurt 1711, XII, col. 810 ; cf. C. Brătescu, *Dobrogea la 1444 : Lupta de la Varna*, Arhiva Dobrogei, II, 1919, p. 96–115 ; idem, *Populația Dobrogei, dans 1878–1928 : Dobrogea, Cincizeci de ani, etc.*, p. 221–222.

²³ C. Brătescu, *Populația Dobrogei*, lieu cité, p. 227–236.

gation dans cette mer disparut. Cinq siècles durant ou peu s'en faut, la domination ottomane ne signifia pour nos principautés qu'une période de décadence. Les capitulations s'aggravèrent abusivement de mal en pire, de sorte qu'au XVIII^e siècle la Valachie et la Moldavie n'avaient plus le droit de tenir des armées ou de construire des fortifications, ni de se procurer des vaisseaux. Leurs princes étaient à ce temps nommés directement par le Sultan, qui les recrutait parmi ses sujets chrétiens. Les principaux ports danubiens de la Valachie : Brăila, Giurgiu et Turnu-Măgurele étaient devenus des possessions turques, comme têtes de ponts de l'Empire suzerain sur la rive gauche du Danube. Comme un exemple de cette misère c'est le sort de la vieille ville valaque de Floci, qui, très florissante jadis, devint à cette période si pauvre, si inutile, si désertée par ses habitants, qu'elle finit par disparaître complètement. On a de la peine aujourd'hui de déceler ses traces sur le terrain.

Pourtant tout a une fin, même après un demi-millénaire. À la grandeur de l'Empire ottoman, c'en est le crépuscule qui, selon la prédiction de notre Démètre Cantemir,²⁴ devait suivre. Et, enfin, ce crépuscule vint, en se faisant sentir dès le lendemain de l'échec turc devant Vienne. Sous les coups successifs de l'Autriche et surtout de l'Empire russe, la puissance turque commença son déclin. La Russie la força d'abord de concéder la liberté de navigation dans la mer Noire. Ensuite, par la paix d'Andrinople, en 1829, les Turcs furent obligés de reconnaître cette liberté aussi sur le Danube et de restreindre leur ascendant sur les Principautés, qui reçurent le droit à une armée propre et qui, grâce à la liberté de la navigation, commencèrent à recouvrer leur prospérité économique. Les têtes de ponts furent supprimées et les villes respectives rétrocédées à la Valachie.

La guerre de Crimée, bien que gagnée sur les Russes, par une coalition dont la Porte faisait partie, apporta, par le Congrès de Paris, en 1856, de nouveaux avantages aux pays roumains, qui furent mis sous la protection collective des sept grandes puissances européennes de l'époque. La navigation danubienne fut réglementée sous la tutelle des mêmes puissances. En même temps, on envisagea l'union des deux principautés, qui, moins de trois ans après, sera un fait heureusement accompli. C'est ainsi que l'Etat moderne de Roumanie (*România*) fut créé. Les progrès de son essor se produisirent si vite qu'en 1877 il se trouvait suffisamment fort pour proclamer son indépendance et faire la guerre à ses oppresseurs séculaires, en joignant ses forces à l'armée russe. La jeune armée roumaine se couvrit de gloire, en remportant les belles victoires de Grivitză, de Plevna, de Rahova, de Smîrdan (à Vidin). Le Congrès de Berlin, en 1878, reconnut à la Roumanie, outre l'indépendance, la possession des bouches du Danube et de la Dobroudja. Obligé d'y renoncer, l'Empire ottoman ne faisait que restituer cette province maritime à ceux auxquels il l'avait arrachée plus de quatre siècles et demi avant.

Désormais une ère de splendides perspectives s'ouvrait au peuple roumain, qui pouvait se mettre au travail avec la certitude que l'avenir

²⁴ Cf. P. P. Panătescu, *Dimitrie Cantemir*, București 1958, p. 178-180, au sujet de l'œuvre de Cantemir, *Histoire de l'Empire ottoman*.

était tout à lui. La façade de son pays était revenue à sa place naturelle. Il ne restait que refaire l'édifice entièrement, de tous ses côtés, par la réintégration de toutes les anciennes régions de la Dacie dans la structure d'un et même Etat de la Roumanie, ce que la grande Union de 1918 parachèva d'une façon magnifique.

La Dobroudja n'attendit pas ce moment merveilleux pour commencer sa floraison dans le cadre de l'Etat roumain. Elle se vit dotée d'emblée d'un port très actif à Constantza, d'importance internationale, d'un chemin de fer reliant ce port à la Capitale et au reste du pays, du majestueux pont de Cernavoda et aussi d'une flotte commerciale assez remarquable. L'élément roumain fut considérablement accru par des établissements individuels, sans préjudice pour la minorité musulmane, que l'Etat et le peuple roumains ont toujours traité avec sollicitude et sympathie. Les contrées de steppe, très pauvres en eaux fréatiques, ont été peuplées et mises en valeur avec un plein succès. Ces progrès continuèrent à plus forte raison après 1918, quand la Dobroudja n'était plus le vestibule d'un *hinterland* tronqué, mais celui de la grande patrie de tout le peuple roumain réuni.²⁵

Mais l'essor le plus grandiose fut pris par la Dobroudja dans les dernières décennies, sous le régime intensivement créateur du socialisme, quand le rythme des progrès réalisés dans cette province maritime est devenu si vertigineux et avec des effets si brillants qu'il paraît tenir du miracle. Il est inutile d'y insister, car les faits, visibles à chaque pas, en parlent d'eux-mêmes, avec une éloquence qu'aucune parole ne pourrait égaler.

C'est une preuve éclatante, dépassant les prévisions les plus optimistes, de la solidarité des Roumains avec la mer, de l'importance primordiale qu'ils ont su toujours accorder à cette façade de leur pays. Près de trois millénaires se sont écoulés depuis cette époque lointaine où leurs ancêtres, les Gètes, en errant avec leurs troupeaux au bord de la mer Noire, ont découvert pour la première fois, les bienfaits de cet élément qui leur ouvrait les voies de la prospérité et du progrès en les reliant au monde des hautes civilisations. Depuis lors, ils n'ont plus abandonné l'intérêt pour ce côté de leur patrie carpatodanubienne, qui est devenu leur principal lieu de contact avec les gens d'outre-mer. Ils ont légué cette attraction maritime à leurs successeurs latins les Roumains, qui, en poursuivant leurs aspirations toujours plus intensivement, réussirent à devenir eux-mêmes des hommes de la mer. Continuant encore, par une tradition de plus en plus dépourvue de sens, à l'appeler du nom de „Noire“, l'„Akhşaena“ de leurs prédécesseurs de l'antiquité, ils n'entendent plus à voir cette mer sous l'aspect sombre et mystérieux de jadis, mais comme l'élément bleu et ensoleillé, gai et attractif, qui leur est devenu un des plus familiers et des plus aimés.

²⁵ Pour les progrès réalisés dans la Dobroudja après 1878, cf., e.g., M. D. Ionescu (-Dobrogianu), *Dobrogiia în pragul veacului al XX-lea*, Bucureşti 1904, passim; et le vol. collectif 1878-1928: *Dobrogea: Cincizeci de ani de viaţă românească*, passim.